

une chronique

proposée par C.P.E. dans les livraisons de l'année 2001 - 2002

2

de la difficulté et de l'intérêt d' écrire sur sa pratique

Lors d'un FORUM DE LA RENTRÉE proposé par le groupe départemental du Haut-Rhin, une camarade a fait part de sa difficulté à témoigner par écrit de sa pratique de la classe, et partant, de son impossibilité à participer aux échanges à travers le bulletin édité par le groupe. Dans les mois qui ont suivi, son point de vue a fait l'objet d'un «cahier de roulement» permettant d'approfondir la difficulté et l'intérêt d'écrire sur sa pratique.

La chronique que nous proposons est alimentée par ce «cahier de roulement» mais nous souhaitons que d'autres lecteurs interviennent dans le débat en y apportant leur sentiment et leur expérience.

Intervention de Claudine BRAUN

(Merxheim, Haut-Rhin) :

Je suis donc la première à réagir. Je vais le faire sur deux points :

1. les certitudes au bout de 20 ans d'enseignement
2. écrire : pourquoi ?

1.

Comme ce serait pratique d'avoir des certitudes, de ne pas avoir à tâtonner, à chercher, à recommencer. Je suis parfois bien fatiguée mais je me bats contre le pessimisme, le pessimisme surtout de beaucoup d'enseignants qui m'entourent. J'ai l'impression que le pessimisme est encore plus présent chez les personnes qui sont loin d'une mouvance de recherche et d'interrogation.

Cette bataille là, je crois qu'elle me donne de l'énergie !

Nous travaillons avec des enfants différents les uns des autres, différents d'une année à l'autre, reflets d'une société en perpétuelle mutation. Comment pourrions-nous arriver à un «produit fini» au niveau de la pédagogie ?

Donc avoir des certitudes, des chantiers achevés. C'est difficile.

Mais se baser sur des valeurs, oui c'est possible. Je veux que les droits de l'Homme, les droits de l'Enfant soient les fondations de ce que je construis en classe. Je veux que chaque proposition et chaque acte soit guidé par le RESPECT.

Bien que tout cela soit à la base de mes engagements depuis 20 ans (déjà au CEMEA où j'ai fait la connaissance de Martine), ce n'est que ces dernières années que je me rends compte à quel point il est important de s'y référer tout le temps et dans quelle mesure les pratiques inspirées de Freinet permettent une certaine cohérence dans ce sens.

Cette prise de conscience progressive se fait grâce aux rencontres, à la confrontation des pratiques, à la discussion et l'échange au sujet des difficultés rencontrées : à l'IDEM 68, au MAN (Mouvement pour une alternative non-violente), aux rencontres ICEM nationales, à l'IUFM, avec les stagiaires que je reçois dans ma classe, lors des formations que j'anime (pour lesquelles je me fais parfois violence tellement je crains de ne pas être à la hauteur, d'être encore trop en «en chantier» dans ma tête). Tous ces moments me rassurent, me confortent, me poussent dans la recherche.

2.

Alors, «écrire» dans tout cela ?

Lorsque je dois intervenir sur un sujet, j'écris toujours au préalable. J'écris aussi parfois en fin de journée lorsque quelque chose m'a interpellée dans la classe (je pense d'ailleurs qu'il faudrait le faire plus souvent). Cela me permet de me souvenir, de clarifier mes idées, de faire le point et encore de me rassurer.

Ces écrits ne sont pas publiables en l'état mais sont parfois la base d'un écrit pour CPE. Il suffit de compléter un peu. En effet, le souci de se faire comprendre par écrit, lorsqu'on n'a pas le retour immédiat que permet l'oral, nécessite une précision et l'évocation de «détails» trop facilement «oubliés».

Bien sûr, ça prend du temps, on n'ose pas. Mais ce qui est vrai dans la classe, l'est aussi pour les adultes. Il s'agit d'établir des relations de confiance et de bien déterminer pourquoi on veut écrire.

Les rencontres de l'IDEM 68 permettent de connaître quelques lecteurs de CPE et c'est là aussi que se construisent pour moi des relations de confiance qui me permettent d'écrire «sans crainte».

Reste la question du pourquoi.

Les quelques écrits que j'ai pu produire (publiés dans CPE ou mémoire CAFIMF, concours PE...) sont des jalons, dans mon cheminement et ma réflexion. Aujourd'hui tout cela serait écrit autrement, les choses évoluent, mais néanmoins ce sont des points précis, des moments où mes idées étaient à peu près claires sur ces points-là, des réflexions que j'aurais sans doute oubliées depuis. Ces jalons sont sécurisants, ils me montrent que je n'ai pas passé 20 ans dans un tâtonnement un peu flou mais qu'il y a eu des étapes, des paliers.

Ça, c'est une réponse personnelle au pourquoi écrire.

Il y a d'autres réponses. En voici :

- extrait d'un article intitulé «Pourquoi, comment écrire sur nos pratiques» paru dans «Freinesies» (bulletin du GLEM, groupe lyonnais de l'École Moderne), en octobre 1994 :

«Par ailleurs, comme pour les enfants, les écrits publiés permettent "d'être reconnu, de créer des liens et de marquer son appartenance à une communauté d'idées. Publier un article, c'est aussi partager, participer comparativement à une oeuvre collective. Nous pouvons écrire des articles pour poser un problème soulever un débat, introduire une réflexion, avoir des avis, échanger, exprimer des idées.»

- extrait du dossier de présentation de l'Université d'été des CRAP, en 1993, sur le thème «Écrire, un enjeu pour les enseignants» :

«Parce que l'École s'ouvre à la réflexion collective et se tourne vers les partenaires sociaux : élus, parents, presse... parce qu'il est de plus en plus essentiel de faire connaître ce qui se fait dans l'École à l'opinion publique (influencée par ailleurs par des campagnes de dénigrement), notamment sur le plan local (liens avec les projets d'établissement ou d'école...), parce que le métier d'enseignant doit se "professionnaliser" et que le savoir communiquer en est une composante, il est bon, il est nécessaire se savoir "écrire sur sa pratique".

J'ai envie de rajouter encore un petit texte de Philippe Mérieu, concernant les insatisfactions que nous pouvons éprouver quotidiennement :

«Rien ne nous garantit que nous serons capable d'identifier jamais la cause exacte d'une difficulté ou d'un blocage scolaire... rien ne nous garantit a fortiori que si nous y parvenons, nous pourrions agir sur cette cause... le contraire est même hautement probable : on n'agit pas sur le passé...

Nous sommes donc condamnés à inventer nos solutions pédagogiques et à chercher à les mettre en cohérence avec nos finalités et les connaissances susceptibles de les étayer... Et rien ne nous garantit que cette cohérence soit facile à établir.

Il est à la fois, plus modeste et infiniment plus difficile de travailler à instituer, non une cohérence absolue et définitive entre nos intentions et nos actes, mais à construire quelques moments privilégiés où nos actes s'accordent à notre vouloir, quelques instants où l'on s'étonne d'y être parvenue, où l'on y croit pas tout à fait et où, pourtant, l'on est sûr "qu'il s'est passé quelque chose"...

Malgré nos hésitations et notre fragilité, nous voulons nous obstiner... nous obstiner à faire le choix de l'éducation, plutôt que celui du dressage ou de l'exclusion. Nous savons que ce n'est pas un choix facile, ni un choix que l'on ferait une bonne fois pour toutes au début de sa carrière. C'est un choix de tous les élèves et de tous les instants. C'est un choix que nous avons à faire mille fois par jour dans la vie de la classe. C'est un chemin difficile, une crête où rien ni personne ne peut nous assurer, où il faut avancer sans certitude ni preuve. Mais une crête où l'on a parfois le soleil dans la tête et l'émotion plein la poitrine parce qu'un Autre "se met en jeu", parce qu'un élève ou un adulte "se met en jeu..."»